

Ainsi s'écoulèrent ces journées d'attente. Mais lorsqu'on arrive au 14 octobre, veille du jour fixé pour l'exhumation, les visites et les promenades cessent. Le matin, l'ordre de la frégate fait connaître que, seuls, descendront à terre les membres de la mission française et les commandants des navires français. Une consigne impitoyable retenait à bord les équipages et leurs officiers. Les matelots étaient à surveiller. On les avait conduits, les jours précédents, au tombeau et à la maison du captif. Ils avaient empli d'innombrables bouteilles à la source, dépouillé les saules, saccagé les légumes. A Longwood, ils avaient poussé l'enthousiasme jusqu'à vouloir enlever les planches de l'une des chambres, malgré les cris du colon propriétaire. Un officier de service était arrivé assez tôt pour arrêter les fanatiques qui, dans leur désir d'emporter un souvenir, avaient commencé à démolir les boiseries des fenêtres, sous ce prétexte que « Napoléon avait dû s'appuyer dessus ».

Mais, si les matelots de la division Joinville ne sont point autorisés à veiller, durant l'inoubliable nuit, dans la vallée du Tombeau, ils seront tous sur les vergues de leurs navires pour saluer le retour du mort fabuleux. Ce moment national approche. Dans la nuit du 14 au

15 octobre, les deux navires français qui mouillent en rade, auprès de la frégate funéraire, sont, à leur tour, peints en noir.

LA DERNIÈRE VISION

JAMAIS, sans doute, autour d'une tombe, il n'y eut pareille tension d'âmes. Les récits ou les rapports concordants des témoins essentiels des scènes de l'exhumation, Emmanuel de Las Cases, — qui cravacha, à Londres, Hudson Lowe, — Arthur Bertrand, Gourgaud, l'abbé Coquereau, Philippe de Rohan-Chabot, le docteur Guillard, nous permettent de retrouver le frisson de ces heures d'histoire. Las Cases sait même un moment nous émouvoir de sa propre émotion. La précision concise d'Arthur Bertrand emprunte son expression aux seuls détails, énumérés, du travail funèbre. L'aumônier de la *Belle-Poule*, l'abbé Coquereau, en son journal, y ajoute de la littérature. Il y prodigue toute la sensibilité romantique. On ne saurait l'en blâmer ni s'en plaindre. En ce lieu, dans cette nuit, auprès de cette tombe, il est bon qu'il se soit trouvé au moins un romantique capable de sentir, d'imaginer et de traduire selon la manière de son école et de son époque. Au reste, le naturel tout vert, la simplicité ingénue et brutale, nous sont fournis, comme toujours, par le général Gourgaud, la grande source de la vérité de Sainte-Hélène. Et il y a encore deux autres récits au moins dont il faut tenir compte, car ils peuvent nous aider à compléter utilement sur certains points les dires précédents. Les auteurs de ces pages rapportées aussi de Sainte-Hélène, l'enseigne de vaisseau Pujol et le dessinateur de marine Henri Durand Brager, l'un et l'autre attachés à l'état-major du brick l'*Oreste*, n'assistèrent point aux scènes de l'exhumation. Mais, dès l'arrivée au débarcadère du corps impérial et de son cortège, ils questionnèrent avec avidité ceux « qui avaient vu » et ils obtinrent et consignèrent des réponses auxquelles la sincérité des premières impressions donne une valeur de document. Ajoutons que le dessinateur Durand Brager, au prix de mille difficultés, en évitant les sentinelles qui défendaient tous les accès du sépulcre, put, aux premières lueurs d'une aube froide et mouillée, entrevoir les scènes qui se déroulaient à quelque cinquante mètres au-dessous de lui. Il a crayonné le site en ce petit matin blafard. Et c'est à ses croquis d'album que nous devons son beau dessin de la vallée du Tombeau, ouatée de brume et traversée de